

AVANT-PROPOS
POUVANT SERVIR DE MODE D'EMPLOI

JE NIE qu'une pensée claire puisse être indigne. Pourtant l'apparence me contredit ; car, de même qu'il y a une certaine intensité de douleur où le corps n'est plus intéressé, parce que s'il y participait, fût-ce d'un sanglot, il serait, semble-t-il, aussitôt réduit en cendres, de même qu'il y a un sommet où la douleur vole de ses propres ailes, ainsi il y a une certaine intensité de la pensée où les mots n'ont plus part. Les mots conviennent à une certaine précision de la pensée, comme les larmes à un certain degré de la douleur. Le plus vague est innommable, le plus précis est ineffable. Mais ce n'est là, vraiment, qu'une apparence. Si le langage n'exprime avec précision qu'une intensité moyenne de la pensée, c'est parce que la moyenne de l'humanité pense avec ce degré d'intensité ; c'est à cette intensité qu'elle consent, c'est de ce degré de précision qu'elle convient. Si nous n'arrivons pas à nous faire entendre clairement, ce n'est pas notre outil qu'il faut accuser.

Un langage clair suppose trois conditions : un parleur sachant ce qu'il veut dire, un

auditeur à l'état de veille, et une langue qui leur soit commune. Mais il ne suffit pas qu'un langage soit clair, comme une proposition algébrique est claire. Il faut encore qu'il ait un contenu réel, et non seulement possible. Pour cela, il faut, comme quatrième élément, entre les interlocuteurs une expérience commune de la chose dont il est parlé. Cette expérience commune est la réserve d'or qui confère une valeur d'échange à cette monnaie que sont les mots; sans cette réserve d'expériences communes, toutes nos paroles sont des chèques sans provision; l'algèbre, justement, n'est qu'une vaste opération de crédit intellectuelle, un faux-monnayage légitime parce qu'avoué: chacun sait qu'elle a sa fin et son sens en autre chose qu'elle-même, à savoir en l'arithmétique. Mais ce n'est pas encore assez que le langage ait clarté et contenu, comme si je dis "ce jour-là, il pleuvait" ou "trois et deux font cinq"; il faut encore qu'il ait un but et une nécessité.

Autrement, de langage on tombe en parlage, de parlage en bavardage, de bavardage en confusion. Dans cette confusion des langues, les hommes, même s'ils ont des expériences communes, n'ont pas de langue pour en échanger les fruits. Puis, quand cette confusion

devient intolérable, on invente des langues universelles, claires et vides, où les mots ne sont qu'une fausse monnaie que ne gage plus l'or d'une expérience réelle; langues grâce auxquelles, depuis l'enfance, nous nous gonflons de faux savoirs. Entre la confusion de Babel et ces stériles espérantos, il n'y a pas à choisir. Ce sont ces deux formes d'incompréhension, mais surtout la seconde, que je vais essayer de décrire.

PREMIÈRE PARTIE

DIALOGUE LABORIEUX
SUR LA PUISSANCE DES MOTS
ET LA FAIBLESSE DE LA PENSÉE

I

IL ÉTAIT tard lorsque nous bûmes. Nous pensions tous qu'il était grand temps de commencer. Ce qu'il y avait eu avant, on ne s'en souvenait plus. On se disait seulement qu'il était déjà tard. Savoir d'où chacun venait, en quel point du globe on était, ou si même c'était vraiment un globe (et en tout cas ce n'était pas un point), et le jour du mois de quelle année, tout cela nous dépassait. On ne soulève pas de telles questions quand on a soif.

Quand on a soif, on guette les occasions de boire et, pour le reste, on fait seulement semblant d'y faire attention. C'est pourquoi c'est si difficile, après, de raconter exactement ce que l'on a vécu. Il est très tentant, lorsqu'on rapporte des événements passés, de mettre de la clarté et de l'ordre là où il n'y avait ni l'une ni l'autre. C'est très tentant et très dangereux.

C'est ainsi que l'on devient prématurément philosophe. Je vais donc essayer de raconter ce qui s'est passé, ce qui s'est dit et ce qui s'est pensé, comme c'est venu. Si tout cela vous paraît d'abord chaotique et brumeux, prenez courage : ensuite ce ne sera que trop ordonné et trop clair. Si alors l'ordre et la clarté de mon récit vous paraissent sans substance, rassurez-vous : je terminerai par des paroles réconfortantes.

II

Nous étions dans une fumée épaisse. La cheminée tirait mal, le feu de bois trop vert se rabrouait, les chandelles dégageaient une sauce suiffeuse dans l'air, et les nuages du tabac se couchaient en bancs bleuâtres à hauteur de visage. Si l'on était dix ou si l'on était mille, on ne savait plus. Ce qui est sûr, c'est qu'on était seuls. À ce propos, la grande voix de derrière les fagots, comme nous l'appelions dans notre langage de soiffards, s'était un peu élevée. Elle sortait effectivement de derrière un tas de fagots, ou de caisses à biscuits, c'était difficile à savoir à cause de la fumée et de la fatigue ; et elle disait :

– Quand il est seul, le microbe (j'allais dire : l'homme) réclame une âme sœur, comme il pleurniche, pour lui tenir compagnie. Si l'âme sœur arrive, ils ne peuvent plus supporter d'être deux, et chacun commence à se frénétiser pour devenir un avec l'objet de ses tiraillements intestins. N'a pas de bon sens : un, veut être deux ; deux, veut être un. Si l'âme sœur n'arrive pas, il se scinde en deux, il se dit : bonjour mon vieux, il se jette dans ses bras, il se recolle de travers et il se prend pour quelque chose, sinon pour quelqu'un. Vous n'avez pourtant qu'une chose en commun, c'est la solitude ; c'est-à-dire tout ou rien, cela dépend de vous.

On trouva que c'était bien dit mais personne ne se souciait de voir le personnage qui parlait. Il n'était question que de boire. On n'avait encore bu que des tasses d'un tord-boyaux infect qui nous avait donné très soif.

III

À un moment, la mauvaise humeur était à son comble et je crois me souvenir que nous nous sommes concertés à quelques-uns pour aller, avec des outils imprécis, taper sur les costauds

qui ronflaient dans les coins. Il s'est passé un temps interminable, après lequel les costauds sont revenus, coltinant des barils sur leurs ecchymoses. Quand les barils ont été vidés, on a pu enfin s'asseoir dessus, ou à côté, mais enfin on était assis, prêts à boire et à écouter, car il avait été question de joutes oratoires ou de quelque divertissement de ce genre. Tout cela reste assez nébuleux dans ma mémoire.

Faute de direction, nous étions emportés au gré des mots, des souvenirs, des manies, des rancunes et des sympathies. Faute d'un but, nous perdions le peu de force de nos pensées à enchaîner un calembour, à dire du mal des amis communs, à fuir les constatations désagréables, à chevaucher des dadas, à enfoncer des portes ouvertes, à faire des grimaces et des grâces.

La chaleur et la tabagie épaisse nous donnaient une soif inétanchable. Il fallait sans arrêt se relayer pour aller battre les costauds, qui maintenant apportaient des bombonnes, des tonnelets, des jarres, des seaux, tout cela plein de l'espèce de tisane que l'on pense.

Dans un coin, un camarade peintre expliquait à un copain photographe son projet de peindre de belles pommes, de les broyer, de les distiller, "et tu as un calvados épatant,

mon vieux", disait-il. Le photographe bougonnait que "ça frisait l'idéalisme", mais cela ne l'empêchait pas de trinquer sec. Le jeune Amédée Gocourt se plaignait du manque de boisson parce que, disait-il, les gâteaux au chocolat dont il s'empiffrait lui avaient "velouté le tuyau de descente et embourbé l'estomac". Marcellin, l'anarchiste, geignait que "si on nous laissait aussi scandaleusement crever de soif, on ne voyait vraiment pas la différence avec la papauté", mais personne ne saisissait exactement le sens de ses paroles.

Quant à moi, j'étais très mal assis sur un porte-bouteilles, ce qui me donnait une apparence de profonde méditation, alors que j'étais simplement abruti, le plafond bas, très bas, la visière de l'intellect baissée jusqu'aux sédiments de l'humeur.

IV

Je ne vous présenterai pas les personnages qui étaient là. Ce n'est ni d'eux, ni de leurs caractères, ni de leurs actions que je veux parler. Ils étaient là comme des figurants de songe qui essayaient, parfois sincèrement, de se réveiller; tous de bons camarades, chacun rêvant les